

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 24

Artikel: Une ascension de montagne : (suite)
Autor: Magnenat, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vous prouver que nous n'avons offensé personne, c'est qu'un des descendants (en ligne directe) de Méthusalem vient de s'abonner au *Conteur*, pour un an, bien qu'une de ses amis lui ait offert de le lui « faire passer. »

Ici continue une critique détaillée de l'article incriminé, après quoi Monsieur le sermonneur termine en disant :

Voilà ce que je tenais à vous dire sur ce malheureux article de votre journal, etc... Je ne demande pas l'insertion de ma lettre, mais seulement que vous veuillez la prendre en bonne part et la mettre à profit pour la suite.

Nous croyons que votre lettre est maintenant plus « malheureuse » que l'article qu'elle condamne. Vous êtes bien modeste, Monsieur, de ne pas en exiger l'insertion, mais nous regretterions de ne pas donner à nos lecteurs quelques fragments de votre prose sententieuse. Vous voyez que nous l'avons « prise en bonne part, » et que nous l'avons mise « à profit. »

Une ascension de montagne.

(Suite.)

Nous partons pour Wimmis. Il est environ dix heures ; la chaleur est forte, quoique tempérée par une légère brise. Au ciel, quelques nuages seulement ; les uns se promènent sur les flancs de la montagne, les autres sont stationnaires et nous cachent le sommet. Comme le Pilate, le Niesen sert de baromètre aux gens de la contrée, et annonce le mauvais temps lorsqu'il a mis son chapeau, c'est-à-dire lorsque sa partie supérieure est entourée de nuages. Ceux que nous y apercevons ont l'air peu dangereux et ne nous causent pas d'inquiétude. Un vieux campagnard que nous questionnons en chemin n'ose pourtant pas nous promettre le beau temps.

C'est à Wimmis que la montée commence, montée qui nécessite une marche de quatre ou cinq heures. Je ne vous dirai pas au prix de quelles fatigues nous atteignîmes l'hôtel de Niesen. Tout alla bien pendant la première moitié du chemin. Celui-ci n'est pas trop pénible et promène ordinairement ses sinuosités sous l'ombrage de la forêt. Aussi, pendant deux heures, sommes-nous pleins de gaité et de courage. Parfois nous nous arrêtons au bord du sentier et les échos répètent avec nous les refrains du *Commersbuch* de B. Mais une fois le châlet de l'Unterstalden dépassé, le sentier devient plus rapide, il n'y a plus d'ombre, plus d'air, un soleil atroce semble se moquer de nous en nous poursuivant avec acharnement de ses rayons les plus brûlants, la soif et la fatigue nous accablent, le découragement le plus complet ne tarde pas à nous prendre. Nous montons toujours, mais machinalement, comme poussés par des ressorts ; on ne parle ni ne chante ; de temps en temps seulement on s'arrête pour reprendre haleine, essuyer la sueur qui ruisselle sur nos fronts et pour maudire et les montagnes et la sotte envie qui nous a conduits là. Mes deux compagnons surtout, qui en étaient à leur début en fait de courses alpestres, semblaient vraiment au désespoir.

Enfin l'horizon commence à s'étendre, on devine le sommet, les montagnes s'abaissent autour de nous, le sentier, moins rude, nous montre ses dernières courbes : voici l'*Hôtel sur le Niesen* !

Hôtel est ici un terme passablement prétentieux ; le bâtiment qui s'offre à nous est petit, bas et simple comme une maison de village. Il n'en est pas moins le bien-venu et nous le saluons par de formidables hourrahs.

Partis à onze heures de Wimmis, nous arrivions à quatre heures. J'avais craint de ne pas trouver de place à l'hôtel, mais il n'y était encore monté qu'un ou deux voyageurs.

Maitres de la chambre n° 1, nous commençons par prendre deux heures d'un repos devenu très nécessaire. Wilhelm et Carl sont bientôt plongés dans un sommeil si profond que rien ne peut l'interrompre. Ce n'est pas que le silence règne dans l'hôtel, tant s'en faut. Toute une caravane de campagnards, que nous avions vue

gravir le Niesen par le sentier de Frutigen, arrive en chantant, et dans cette maison presque toute en bois, rien ne vous protège contre le bruit. Je suis le seul à m'en apercevoir, car le sommeil ne veut rien de moi. De la fenêtre, je vois bientôt apparaître l'Anglais et sa fille, celle-ci sur le dos d'un mulet, puis le guide Jacob Staehli.

A six heures, je réveille mes camarades et nous sortons. En montant, la fatigue nous avait ôté toute idée de contempler le magnifique panorama qui s'étendait au loin tout autour de nous. Il fallait nous hâter si nous voulions jouir de la vue ; le jour baissait et dans le fond des vallées surgissaient d'épais brouillards qui, s'élevant peu à peu, menaçaient de venir nous priver d'un plaisir payé assez cher.

Bien enveloppés dans nos shalls, car le froid devenait de plus en plus vif, nous nous dirigeons du côté du sommet, situé à une vingtaine de pieds au-dessus de l'hôtel et à cinq minutes de celui-ci. Le Niesen se termine en pointe, de telle sorte que peu de personnes peuvent trouver place sur l'étroit plateau qui en forme la cime. Le sentier par lequel on l'atteint, depuis l'hôtel, longe le bord oriental de la montagne ; à gauche, on a une petite paroi de rochers ; à droite, l'œil plonge presque perpendiculairement dans la vallée.

Sur le sommet se trouvaient déjà M. T. Williams Turner et miss Mary, sa fille (en sortant nous avions ouvert le livre des voyageurs pour satisfaire notre curiosité), tous deux assis sur l'un des bancs que l'on a placés là.

Je ne saurais tenter de décrire le spectacle grandiose que nous avions devant les yeux, ni de rendre les sensations qu'il éveillait dans nos âmes : ma plume est trop inhabile. Dominant la plaine d'une hauteur d'au moins 5,000 pieds (le Niesen s'élève à près de 7,500 pieds au-dessus de la mer), d'un côté on jouit d'une vue très étendue sur le canton de Berne, jusqu'au Jura, tandis que tout près de nous se déploie la nappe bleu-verdâtre des lacs de Thoune et de Brienz ; de l'autre, s'élèvent en face les hautes cimes des Alpes bernoises, le Wetterhorn, le Schreckhorn, l'Eiger, le Mönch, la Jungfrau, la Blümlisalp, le Doldenhorn, plus à l'ouest, le Wildhorn et, dans le lointain, le Mont-Blanc et la Dent du Midi. Sur le Doldenhorn, à la lunette, on voyait flotter un drapeau rouge planté quelques jours auparavant par M. Roth, rédacteur du *Bund* et intrépide touriste. Au-dessous de cette multitude de sommités, s'étendent les vallées de la Simmen, de Diemtigen, d'Engstligen et de la Kander ; de temps en temps, à travers les brouillards qui nous cachaient le fond de ces vallées, on voyait briller les eaux des rivières ou les maisons blanches des jolis villages de cette partie de l'Oberland.

Le moment était très-favorable ; le soleil, déjà près de l'horizon, où il allait disparaître, éclairait de rayons encore vifs toute la chaîne des Alpes, tandis que l'ombre descendait rapidement dans les vallées ; le blanc éclatant des neiges éternelles prenait une teinte rosée, sur laquelle se détachait la masse bleuâtre des glaciers.

Depuis une heure nous étions là, livrés chacun à nos propres sensations ; à peine avions-nous échangé une ou deux paroles ; le silence était bien en effet le seul langage qui put exprimer tout ce qu'excitait en nous cet imposant tableau.

Je ne sais quel vague sentiment d'effroi se joignait en moi à celui de l'admiration. Au sommet d'une montagne, on se sent si petit, si chétif, si seul et en même temps si près de Dieu, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à cette impression. Un moment elle s'empara de moi avec tant de force qu'instinctivement je fermai les yeux. C'est là surtout, sur ces hauteurs, loin de tout bruit terrestre, en face de ces sublimes tableaux, et comme perdu dans l'immensité, que mon âme se porte le plus vivement à Dieu et qu'elle conçoit le mieux l'idée de sa toute puissance et de sa toute bonté.

J'étais absorbé dans ces pensées lorsque la voix de mes amis vint m'en arracher. Je ne m'étais aperçu ni des brouillards qui, montant toujours, allaient nous atteindre, ni du froid, ni du vent, ni de l'approche de la nuit.

Avant de nous éloigner, nous assistons un instant à une scène d'un autre genre. Le vent, soufflant avec force, tantôt refoule la masse immense des brouillards jusque dans la partie inférieure des vallées, pour les ramener en quelques secondes au-dessus de nos têtes ; tantôt il leur imprime les mouvements les plus désordonnés, les vapeurs s'élancent, en tourbillonnant, à une hauteur prodigieuse, puis redescendent, se traînent lentement sur les flancs du Niesen, reprennent leur course vagabonde, vont, viennent, se choquent, se dispersent pour reparaitre et recommencer leur lutte.

— Rentrons, me dit Wilhelm, j'ai froid.

En effet, tout son corps tremblait. Alors seulement j'aperçois qu'il n'a plus son shall.

— Qu'as-tu fait de ton shall ?

— Je l'ai prêté, me répond-il en rougissant un peu. Et il me montre M^e Mary enveloppée dans son plaid, à lui.

Lorsque les brouillards nous ont surpris, continue Wilhelm, je l'ai entendue se plaindre à son père de l'extrême fraîcheur de l'air, et comme M. Turner n'était pas plus disposé à rentrer que moi, il a accepté pour sa fille et sans trop de compliments l'offre que je lui ai faite de mon shall. J'ai été assez audacieux pour le poser moi-même sur ses épaules. Oh ! si tu savais avec quel sourire elle m'a remercié.

— Wilhelm ! Wilhelm ! gare à ton cœur ! dis-je en riant.

— Mon cœur ! je le lui donnerais avec joie ; quand mon regard a rencontré le sien pour la première fois, j'ai eu un éblouissement ; il m'a semblé revoir une figure dès longtemps connue et aimée, et entendre comme une voix me disant : « C'est elle, celle que tu aimes. »

Après un court silence, il ajouta d'un ton triste et découragé : — C'est folie à moi de penser à cela, puisque dans vingt-quatre heures nous serons séparés pour ne plus nous revoir.

(A suivre).

Nous arrivons un peu tard pour parler de la distribution des récompenses décernées, dimanche dernier, par la Société industrielle et commerciale, aux élèves qui ont assisté aux cours de cet hiver. La plupart des journaux ayant donné déjà des détails circonstanciés sur cette intéressante cérémonie, nous nous bornerons à indiquer les cours qui ont été donnés cette année. Aux cours donnés dans les premières années, le dessin industriel, le dessin d'ornementation et la comptabilité, la société a pu ajouter l'année dernière la chimie industrielle, et cette année le modelage. Il est à désirer que les personnes auxquelles ces cours s'adressent en comprennent toujours plus l'importance, et qu'elles apportent assez de persévérance pour récompenser les efforts dévoués des citoyens qui veulent bien consacrer à nos jeunes industriels leurs soins et leur activité. Que l'exemple donné par la Société soit aussi suivi par d'autres localités du canton ; partout où on voudra les chercher on trouvera, et des hommes disposés à mettre leurs connaissances à la portée des jeunes gens, et des jeunes gens avides d'augmenter leur bagage intellectuel au moment où ils en apprécieront toute la valeur.

Nous empruntons au *Grand Journal* de Paris l'anecdote suivante :

Un quidam entre chez un pharmacien, demande une drogue de deux francs dix centimes, la paie, l'emporte et s'esquivé rapidement.

Quant il est parti, au moment de serrer l'argent dans

son comptoir, le pharmacien s'aperçoit qu'on l'a payé en monnaie de singe. Les dix centimes étaient de bon aloi ; mais la pièce de deux francs était fausse. Il pousse une exclamation énergique.

« Patron, dit un commis, faut courir après ce filou ? »

Le patron s'avance sur le seuil de la porte, et, promenant un regard circulaire dans la rue :

« Inutile de vous déranger, dit-il, vous ne le rattraperez pas ; le gueux a disparu. » Et puis, ajoute-t-il entre ses dents, je gagne encore un sou. »

L'année dernière, un officier de Lausanne se rendant au camp de Bière avec sa compagnie, voulut profiter d'une petite halte à Rolle pour se faire raser. Il entre dans la boutique d'un barbier où il trouve la femme de celui-ci et un apprenti.

La barbe faite, le client remet une pièce de 20 fr., que la femme du barbier court porter chez une voisine afin de la changer contre de la monnaie. Dans le même moment on fait appeler l'officier ; bientôt l'ordre de se remettre en marche est donné et il part sans plus songer à sa pièce. La femme du barbier, qui avait sans doute causé trop longtemps avec la voisine, attendit en vain l'officier ; il était parti. Elle fit pendant plusieurs mois de nombreuses mais inutiles démarches pour le retrouver. Ce n'est que la semaine dernière qu'elle apprit que son créancier habitait Lausanne, où elle était venue pour affaires. Le premier soin de cette honorable femme fut de lui restituer la valeur qu'elle avait en mains depuis plus d'une année.

C'est un de ces actes de probité qu'on ne peut trop s'empêtrer de faire connaître.

Il vient de se passer, dans une localité des environs de Lille, un fait assez rare pour être signalé. Un cultivateur, homme veuf, d'une fortune aisée et déjà d'un certain âge, se prend, il y a environ un an, d'un bel attachement pour une jeune fille de dix-huit ans, et l'épouse. Six mois plus tard, le fils que ce veuf avait eu de son premier mariage devient aussi épris, non d'une jeune personne, mais de la mère de la nouvelle épouse de son père, femme charmante, du reste, et encore à la fleur de l'âge, c'est-à-dire ayant à peine le double d'années de sa fille.

Il veut l'épouser ; après quelques difficultés, il obtient l'autorisation de son père, et aujourd'hui les deux amoureux sont unis par les liens de l'hyménée.

Singulière position que ces deux étranges unions font à cette famille ! Voilà un père gendre de son fils, et une épouse qui devient, non-seulement belle-fille de son propre beau-fils, mais encore belle-mère de sa mère, qui, elle-même, se trouve être la belle-fille de sa fille, tandis que le mari de celle-ci est le beau-père de sa belle-mère et beau-père de son père !

Ce sera une bien autre confusion, s'il arrive des enfants de ces deux mariages bizarres.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. CUÉNOUD.